

C'était un mélange extraordinaire de laisser aller et de tenue rigoureuse. La fumée opiacée des cigarettes russes se mélangeait aux senteurs violentes de l'opoponax. Un tohu bohu élégant, désordonné et charmant, qui se terminait, vers six heures, par un saut qui peut général quand les chasseurs rentrent, le fusil en bandoulière. Et tout ce monde se retrouvait, une heure après, dans la grande salle à manger, les femmes en toilettes décolletées, les hommes en habit noir, avec le gilet de satin blanc, un lrin de réséda et une rose blanche à la boutonnière. Le soir, dans les salons, une rage de danse entraînait tous ces couples, faisait tourbillonner toutes ces jupes dans une valse effrénée, et rendait du jarret aux cavaliers éreintés par six heures de marche en plein soleil.

Madame Desvarennès ne participait pas à cette folle existence. Elle était restée à Paris, ardente aux affaires. Le samedi, on la voyait arriver par le train de cinq heures, et, régulièrement, elle repartait le lundi matin. Sa présence jetait un peu de froid sur cette gaieté à outrance. Sa robe noire faisait tache au milieu de tous ces brocards, de tous ces satins. Et sa gravité sévère de femme qui paye et voit filer l'argent trop vite, était comme un blâme, silencieux mais explicite, adressé à cette réunion bruyante d'oisifs attachés à leur seul plaisir.

Les domestiques, à l'office, la plaisantaient. Le valet de chambre du prince y ayant un jour annoncé, avec le flegme narquois d'un homme sûr d'un mot spirituel, que la mère Ribat joie venait d'arriver, toute la valetaille était partie d'un éclat de rire. Le groom s'était esclaffé, et la femme de chambre de la princesse, une parisienne gangrenée jusqu'aux moelles, mais qui savait se tenir devant les maîtres, avait déclaré, avec un geste de Belleville, que la mère de madame était une "empêcheuse de danser en rond". Et alors c'était été une exclamation générale : "Zut pour la vieille ! Qu'est-ce qu'elle avait besoin de venir embêter tout le monde ? Elle pouvait bien rester dans ses bureaux à gagner de l'argent, puisqu'elle n'était bonne qu'à ça !" Et toute la domesticité avait uni ses voix dans une tempête de huées.

Ce dédain, qui, des maîtres, gagnait les valets, n'avait fait que grandir. Si bien qu'un matin, vers neuf heures, comme madame Desvarennès descendait dans la cour d'honneur et cherchait des yeux la voiture qui devait la conduire à la gare — d'habitude c'était le second cocher qui était chargé de ce service — elle ne le trouva pas. Pensant que le cocher s'était mis un peu en retard, elle gagna à pied la cour des écuries. Là, au lieu de la victoria qui, tous les lundis, faisait le service, elle vit un vaste mail coach, auquel deux palefreniers étaient occupés à atteler les quatre grands chevaux noirs du prince. Vêtu comme un gentleman, son col rond lui coupaient les oreilles, une rose à la boutonnière, le premier cocher du prince, un Anglais enlevé au duc de Roquaimont, regardait harnacher ses bêtes avec l'air digne d'un homme d'importance.

Madame Desvarennès marcha droit à lui. Il la regardait venir du coin de l'œil, sans se déranger.

— Comment se fait-il que la voiture ne soit pas prête pour aller au chemin de fer ? dit la patronne.

— Je l'ignore, madame, daigna répondre ce personnage, sans se découvrir.

— Mais où est donc le cocher qui me conduit habituellement ?

— Je ne sais pas. Si madame veut voir dans les communs...

Et, d'un geste insouciant, l'Anglais montrait à madame Desvarennès les bâtiments magnifiques qui s'élevaient au fond de la cour.

Un flot de sang monta aux joues de la patronne. Elle jeta au cocher un tel regard que celui-ci recula de deux pas. Puis, tirant sa montre :

— Il ne me reste plus qu'un quart d'heure avant le départ du train, dit froidement madame Desvarennès, mais voici des chevaux qui doivent bien marcher. Montez sur votre siège, mon garçon, vous allez me conduire.

L'Anglais secoua la tête :

— Ces chevaux là, répondit-il, ne sont pas faits pour le ser-

vice, ce sont des bêtes de promenade. Quant à moi, je mène le prince, je consens à mener la princesse, mais je ne suis pas ici pour vous mener, madame.

Et, d'un geste insolent, assurant son chapeau sur sa tête, il tourna le dos à la patronne. Au même moment, un coup sec, appliqué avec une canne légère, fit rouler le chapeau sur le pavé. Et comme l'Anglais se retournait, rouge de colère, il se trouva en face du prince, que ni madame Desvarennès, ni lui, n'avaient entendu venir.

Serge, en élégant costume du matin, allait faire une promenade dans ses écuries, quand le bruit de la discussion l'avait attiré. L'Anglais, troublé, voulut formuler une excuse.

— Taisez-vous ! lui dit sèchement le prince, et allez attendre mes ordres.

Et se tournant vers la patronne :

— Puisque cet homme refuse de vous conduire, c'est donc moi qui aurai le plaisir de vous mener à la gare, reprit-il avec un charmant sourire.

Et comme madame Desvarennès se récriait :

— Oh ! Je sais très bien conduire à quatre, ajouta-t-il, ne craignez rien. Une fois dans ma vie, ce talent m'aura servi à quelque chose d'utile. Montez, je vous prie.

Et ouvrant la portière du mail-coach à madame Desvarennès, il l'installa dans la voiture. Puis, escaladant d'un bond le siège élevé, il rassembla les rênes, et le cigare aux lèvres, avec un aplomb de vieux cocher, il fit partir son double attelage décrivant, aux yeux du personnel des écuries effaré, un demi-cercle parfait sur le sable de la cour.

L'épisode fut raconté et jugé très favorablement pour le prince. On s'accorda à trouver qu'il avait agi en véritable grand seigneur. Micheline en triompha et vit dans l'acte de déférence accompli par son mari envers sa mère une preuve d'amour pour elle. Quant à la patronne, elle comprit tout l'avantage que cette habile et spirituelle manœuvre donnait au prince. Et, en même temps, elle sentit toute la largeur de la distance qui, désormais, la séparait du monde dans lequel vivait sa fille.

L'insolence de ce domestique était toute une révélation. On la méprisait. Le cocher du prince ne daignait pas s'abaisser jusqu'à conduire une bourgeoise comme elle. Vainement elle payait de son argent les gages de cette valetaille. Son originaire roturière et sa bourgeoisie mercantile étaient un vice rédhibitoire. On la subissait, on ne l'acceptait pas.

Elle devint sombre, bouda, quoique son gendre et sa fille fussent parfaits pour elle, et ne vint plus que rarement à Cernay. Elle se sentait gênante et se trouvait encore bien plus gênée. La politesse souriante et superficielle des convives du prince lui crispait les nerfs. Ces gens-là étaient trop bien élevés pour n'être pas polis envers la belle-mère de Panine, mais elle sentait que leur politesse était de commande. Sous son raffinement on devinait l'ironie. Elle se prit à les haïr tous.

Serge, souverain maître de Cernay, y fut vraiment heureux. Il goûta, à satisfaire ses appétits de luxe, un plaisir de tous les instants. Sa passion pour les chevaux devint de plus en plus exigeante. Et il donna ordre de construire dans le parc, au milieu des splendides prairies arrosées par l'Oise, un haras modèle pour lequel il fit, à grands frais, venir des étalons et des poulains achetés chez les célèbres éleveurs d'Angleterre. Il projetait de monter une écurie de courses.

Un jour, en arrivant à Cernay, madame Desvarennès ne fut pas peu surprise de voir les pelouses situées le long des bois jalonnées avec des potreaux blancs. Elle demanda curieusement ce que signifiaient ces pieux plantés en terre. Micheline lui répondit d'un air dégagé :

— Ah ! Tu as vu ! C'est la piste d'entraînement. Nous avons fait galoper aujourd'hui mademoiselle de Cernay par *Richmond* et *Étincelle*. C'est une poulie de grande allure, sur laquelle Serge compte beaucoup pour la prochaine poule des Produits.

La patronne fut stupéfaite. Un enfant qu'elle avait élevée si simplement, en dépit de son immense fortune, une petite